

Évelyne de la Chenelière ou *La Somme des autres*

Rosa de Diego

Université du Pays Basque, Espagne

« Je m'appelle Bashir Lazhar [...] Vous devriez me garder je ne prends pas beaucoup de place. Je remplace. S'il n'y avait pas de place, je ne remplacerais personne. Je ne prends donc la place de personne puisque je remplace quelqu'un qui est parti. Moi je veux juste un tableau noir avec des yeux qui le regardent. Juste un tableau sur lequel je peux effacer et recommencer. » (88)

Bashir Lazhar retrace le parcours existentiel d'un immigré algérien qui cherche à obtenir le statut de réfugié politique et qui débarque au Québec pour préparer la prochaine arrivée de sa femme et de ses enfants. Puis, à cause de circonstances dramatiques et exceptionnelles, il se retrouve enseignant dans une école primaire. Il va remplacer tout d'un coup une institutrice, Mme Lachance, qui s'est suicidée en pleine classe, dans l'enceinte de l'école, alors que les élèves étaient à la récréation.

Au fil du récit, on apprend que Bashir Lazhar a fui l'Algérie parce que lui et sa famille étaient menacés, et ils avaient reçu des coups de téléphone étranges. Bashir est parti de son pays plus tôt et tout seul, pour organiser au Québec le voyage et l'installation de sa femme, qui était enseignante mais ne voulait pas partir de l'Algérie avant de terminer l'année scolaire. Elle était au courant des menaces mais elle désirait respecter son contrat et elle ne voulait pas abandonner ses élèves avant les examens. Mais, malheureusement, la veille de leur départ, toute la famille de Bashir a été assassinée dans un incendie de leur maison. Ils ont été victimes de la violence qui se manifeste dans leur pays d'origine : le terrorisme.

Bashir sera donc seul, isolé, sans possibilité de retour, sans papiers, sans famille. Il n'aura pas d'horizon, seulement le chagrin, le deuil et un poste d'enseignant remplaçant une femme suicidée dans un collège d'un pays étranger.

Ayant lui-même donc été témoin et victime de violences atroces, Bashir ne peut éviter d'interroger sur la signification de la violence et de la mort à ces jeunes qui viennent de subir le choc provoqué par le suicide de sa professeure de sixième année qu'il va remplacer. La direction de l'école est très inquiète des conséquences de ce suicide, car ce sont les élèves qui, les premiers, ont trouvé le corps de leur enseignante. Depuis, chaque semaine, une psychologue vient les rencontrer afin de les aider à passer à travers ce drame. Pour encourager à conjurer leur incompréhension et leur révolte, Bashir demande à ses élèves de rédiger une composition et de faire un examen oral sur le thème de « La violence à l'école ». Bashir sera bouleversé par les réflexions de la jeune Alice Lécuyer, cette adolescente aux yeux bleus, qui s'appelle comme sa fille Alice. Il tentera de convaincre la directrice d'envoyer sa rédaction, d'une surprenante maturité, à tous les parents des élèves de sa classe et d'en afficher des extraits dans l'école, comme source de réflexion pour tous. La directrice refusera sous prétexte que le texte est violent et macabre : « Non, je ne trouve pas que ce texte soit violent, enfin ce n'est pas le texte qui est violent, c'est l'existence elle-même... Vous ne trouvez pas, vous, que la vie est violente? » (63-64)

Bashir n'est pas québécois; il vient d'une Algérie disloquée et il est convaincu que, au Québec, cette terre promise, plus rien ne le surprendra. Il pense aussi ne pas avoir besoin de sa décision et sa détermination qu'il a épuisés chez lui. Pourtant il va remarquer la violence dans des témoignages inconnus, étonnants : « Ce n'est pas parce que je suis arabe que je ne respecte pas la femme.... Non mais j'entends très bien ce que vous voulez dire, laissez-moi poursuivre s'il vous plaît [...] Je respecte les femmes, les hommes, et toute la vie, je respecte aussi tous les morts » (64). Il se passionne avec son travail, avec ses élèves qu'il adore, et il s'abandonne à ce tableau noir où tout devient possible, qui garde l'espoir de changer les choses, de transformer la

douleur, et qui est une métonymie de sa vie : cette surface permet d'effacer, d'oublier et de réécrire, de recommencer.

Enthousiaste de la jeunesse, il est innovateur, malgré lui, dans le procédé pédagogique, un peu à contre-courant, autrement. Son objectif primordial est que les élèves apprennent l'amitié, le courage, la rectitude, ... et aussi la langue : « D'ailleurs je me demande bien comment vous avez réussi à intégrer tout ça à vos cours de français. Je veux dire sans nuire à l'enseignement de la matière première [...] j'ai choisi, moi, de leur apprendre à maîtriser leur moyen d'expression » (61-62).

En réalité Bashir, comme on l'apprendra au cours du texte et du spectacle, n'est pas enseignant; il travaillait dans un café. C'était sa femme qui occupait cette fonction, en Algérie. Mais quand il se retrouve seul et désespéré à Montréal, c'est dans une école qu'il espère trouver une consolation à son deuil. La méconnaissance du protagoniste, son regard étranger sert pour offrir en même temps une vision critique des incohérences de l'enseignement québécois et un hommage admiratif au métier de professeur. Cette école qui émeut Evelyne de la Chenelière, elle ne se gêne pas pour en faire la critique. *Bashir Lazhar* est parsemé de commentaires et de réflexions sur le système d'éducation actuel. La réforme de l'éducation est entamée par l'auteure, qui utilise les origines algériennes de son personnage et donc son ignorance du milieu québécois, pour souligner quelques désordres de cette pédagogie de l'apprentissage par projets. Bashir, avec ses manières impeccables et son langage correct, surprend complètement dans ce contexte, comme quelqu'un de différent, d'étranger. Il cherche à transmettre sa passion pour l'écriture, la littérature et le bon parler, et il reste stupéfié de la situation de l'enseignement, un secteur peu valorisé socialement, où l'essentiel est négligé en faveur du supplémentaire, des activités parascolaires : les visites des fabriques de fromages, la rencontre avec un pompier, etc. En classe de littérature ils analysent la fable de La Fontaine, *Le loup et l'agneau*, une métaphore qui reproduit la situation du protagoniste : le loup représente les Québécois de souche, forts, puissants et dévorateurs, qui sont bien placés dans la domination, le confort et l'indifférence, et l'agneau serait le symbole de l'immigrant

algérien, paradoxale porte-parole de l'auteure, qui s'introduit dans cette société indifférente, avec tendresse et intelligence, pour questionner le spectateur. Les élèves en classe interprètent cette fable comme une parabole de l'injustice; mais il y a encore plus. Bashir arrive à réaliser dans cette école, microcosme de la société, une transculturation (Bissonnette : 313), une transmutation qui contamine la culture québécoise, c'est-à-dire, une transformation réciproque entre le monde d'ici et celui venu d'ailleurs. Donc, dans ce sens, Évelyne de la Chenelière nous propose de redéfinir « l'être » québécois dans la multiplicité, la différence et l'altérité.

Bashir Lazhar a connu des expériences dramatiques en Algérie, son pays natal, et il n'aurait jamais pensé que la violence puisse se manifester là où il s'y attendait le moins, dans une école de Montréal. Le professeur algérien adore ces enfants, il affirme mieux respirer quand il a des enfants autour de lui : il en a besoin. Et puis il comprend qu'ils ont vécu une véritable tragédie, un enfer, et qu'il faut leur apprendre à l'intégrer dans leur vie. C'est pour ça qu'en classe, il leur a proposé un débat sur la violence à l'école : exprimer la souffrance pour l'exorciser. Il va provoquer l'irritation de la direction et de ses collègues et finalement il va perdre son poste à cause de la méthodologie employée. Mais il a eu juste le temps d'introduire quelques éléments de réflexion entre les élèves.

Il fait son cours, mais peu à peu, on s'approche de lui, de son monde intime, son âme et on apprend les événements qui permettent de déchiffrer et de comprendre d'où il vient et pourquoi il est au Canada. La pièce est structurée dans une succession anarchique de séquences, de brèves scènes, où le seul vrai personnage est Bashir Lazhar. On le connaît grâce à ses conversations réelles avec la secrétaire et la directrice de l'école où il entre travailler, avec les élèves de sixième où il fait cours, avec Claire Lajoie¹, une collègue institutrice, avec le Commissaire de

¹ Dans les quelques noms qui apparaissent dans cette pièce on peut trouver des références : Bashir Lazhar, c'est le *hasard*, c'est-à-dire, un événement fortuit, sans raison apparente ou explicable : son nom fait allusion à sa vie. Mademoiselle Lajoie aime *la joie*, l'allégresse et ne veut pas devenir l'amie du protagoniste. Madame Lachance, qui s'est suicidée, remplacée par Bashir, est, comme lui, quelqu'un qui a eu une mauvaise *chance*.

l'immigration, le Juge de la Cour d'appel ou son avocat; on l'espionne dans une terrible conversation téléphonique avec son frère Saïd. Les autres personnages sont tous absents. Et puis, d'autre part, de façon entrecoupée, il s'adresse à travers ses pensées ou son imagination à sa famille absente, sa femme et ses enfants, et à Dieu aussi, pour tenter de revenir en arrière, « une petite révision. Car s'il pouvait revoir sa décision de m'enlever ce que j'ai de plus précieux au monde [...] je lui ferais une publicité extraordinaire » (68). Peu à peu, les différentes pièces du puzzle qui composent son histoire peuvent être mises à leur place et dans son ordre chronologique et permettent le lecteur et / ou le spectateur de connaître et l'homme et le drame qui a bouleversé son existence. Il s'agit donc d'une histoire qu'on doit retracer, réorganiser, car le texte est construit de manière intermittente, fragmentée, voire désordonnée et décousue dans le temps, avec des prolepses et des analepses, des allées et des venues, des retours, des flash back, des souvenirs, des sous-conversations qui ponctuent sans cesse la pièce.

Le protagoniste reste seul sur scène, dans une sorte de dialogue troué, mais ce n'est ni un vrai dialogue ni un monologue. Il est presque tout le temps en conversation, en réaction avec des interlocuteurs qu'on ne voit pas, qu'on n'entend pas. Ou peut-être avec le public lui-même, à qui l'auteure tend un miroir pour se voir reflété : *Bashir Lazhar* amorce une réflexion sur le désarroi qu'éprouve un nouvel arrivant confronté au double défi de l'exil et de son immersion dans une culture avec laquelle il devra se familiariser. Bashir n'est pas réellement seul, même s'il se sent isolé, étranger, différent, *l'autre*. Il a une activité sociale incessante, à l'école, avec les élèves de sa classe de sixième et la directrice, avec une collègue. Il parle avec les avocats et il doit s'adresser aux responsables de l'immigration qui l'interrogent pour l'obtention de ses papiers. Dans ce sens il y a des éléments absolument réels, de vrais documents, comme toutes ces étapes nécessaires pour qu'un immigrant s'installe au Québec. Évelyne de la Chenelière offre une vision réaliste et critique du chaos bureaucratique auquel sont confrontés les immigrants et les difficultés pour leur intégration dans une société paradoxalement développée et globalisée. On s'interroge sur ce qu'un immigrant peut

ressentir en arrivant au Québec en exil. Et cela face à un objectif où il aurait été facile pour l'auteure de manquer d'authenticité, de porter un jugement moral, manichéen ou pamphlétaire.

Ce qui fait que le personnage de Bashir Lazhar ait une valeur incontestable c'est sa dignité. La douleur indescriptible qu'il subit avec cet exil est augmentée par le sentiment de culpabilité provoqué par son départ d'Algérie en laissant sa femme et ses trois enfants encore au pays natal. Malgré l'énorme souffrance provoquée par l'assassinat de sa famille, il ne manifeste pas de ressentiment ou de vengeance. Dans ses rapports avec les autres, il garde la mesure, il est poli, intelligent. Il fait souvent allusion au courage dont on lui a toujours demandé de faire provision. Mais il ne pouvait pas s'imaginer que son immigration, qui était une issue pour lui et les siens, serait ce qui lui exigerait le plus de courage. L'auteure se demande comment un Algérien, nouvel arrivant à Québec, peut-il réussir à faire face aux préjugés envers son peuple, tout en transmettant un message d'espoir et d'amour? *Bashir Lazhar* devient le porte parole de ces hommes et femmes qui, chaque année, s'installent en terre étrangère avec un héritage issu d'une culture parfois incomprise.

Au moment de prendre les présences pour la première fois, le professeur Bashir Lazhar arrive à écrire d'un trait « Abdelmalek Merbah », mais il a du mal à épeler « Camille Soucy ». Cela reflète la situation au Québec où le tissu social est hétérogène, multiculturel, multiethnique. Dans une classe de sixième à Montréal, on peut écouter des prénoms comme Émile, Naïm, Ying, Saïd, Paolo ou Maria. À l'heure actuelle l'immigration ne pose plus de problème au Canada. L'école pourrait, dans ce sens, être interprétée comme un symbole de la société elle-même, où les enfants des immigrants remplissent les listes de classe avec des noms pluriethniques et soulignent la multiculturalité d'une société. D'autre part, les élèves, eux aussi, doivent avoir le courage pour apprendre une langue qui leur est étrangère, à eux et à leur famille.

Bashir Lazhar débarque au Québec avec une culture différente dans son équipement, ce qui peut déjà devenir un problème. Dans son cas, il s'agit en plus d'une culture incomprise, mal comprise, et avec une mauvaise presse, car l'intégration des immigrants arabes reste problématique

surtout depuis le 11 septembre, par la fusion, voire la confusion entre le terrorisme et la religion musulmane : « tous les arabes sont des voyous » (71). Cette différence lui causera des embarras dans ses rapports avec, non pas les enfants de sa classe, mais les adultes qu'il côtoie. Bashir Lazhar doit constamment contrôler ce qu'il dit et certaines de ses remarques, parfois insignifiantes, sont déformées en fonction des clichés et des topiques qui dominent sur le monde arabe. Il voudrait brouiller les frontières entre le souvenir et le devenir, et sortir de cette surdétermination de son passé et de ses origines².

« Je m'appelle Bashir Lazhar et je demande au Grand Patron une petite révision. (...) Je ne veux pas être courageux. Je ne veux pas m'en remettre. Je ne veux pas oublier. Je ne veux pas m'en sortir. Je veux ma femme, je veux mes enfants ». (68)

Le texte suggère à quel point il est difficile d'accepter et d'accueillir un étranger avec toutes ses différences, malgré une apparente bonne volonté. Mais en même temps, il affirme aussi qu'il est parfois irréalisable pour l'immigrant de dépasser ses propres origines, malgré les efforts incessants : il y a une scission entre l'un et l'autre, entre le nous et les autres. Les élèves sans doute sont aussi surpris à leur tour avec ce professeur démodé qui vient d'ailleurs, d'Algérie, une colonie française et qui n'est pas familier avec le système québécois. Avec son inexpérience, il devient un personnage avec une allure agréable, parfois ironique, parfois un peu comique. Dans *Bashir Lazhar*, Évelyne de la Chenelière utilise le choc des cultures pour aborder un des sujets délicats du Québec : la communication, la solitude et la notion de *l'autre*, une notion inhérente à la condition de l'être humain, c'est-à-dire, comment accepter d'être parmi, dans les autres? *L'Autre*, qui peut être au Québec américain, européen, africain, asiatique, oriental ou occidental. Un regard global sur l'immigrant révèle qu'ils forment un mosaïque varié et hétérogène de visages et de cultures. Le Québec est à l'heure actuelle un espace d'accueil ouvert, international ou transculturel. Le multiculturalisme fait partie de la vie actuelle canadienne.

² Notons cependant que l'écriture de *Bashir Lazhar* a débuté autour de 1999, bien avant les événements du 11 septembre 2001 qui allaient changer la perception qu'a l'Amérique des Arabes.

Le texte est une représentation délicate sur la réalité d'un Algérien récemment débarqué au Québec, où l'on peut trouver même un point de vue politique, car le protagoniste est un réfugié politique, qui a fui son pays natal parce que sa vie était menacée, ce qui est le cas de plusieurs personnes dans ce pays qui a connu des heures noires au début des années 1990. Rappelons qu'après la guerre d'Algérie (1954-1962), il y a eu un mouvement d'indépendance du peuple algérien par rapport à la France, avec un million de morts, et des dizaines de milliers de français d'Algérie rapatriés en France : les *Pieds-Noirs*. De la fin de la guerre en 1962 jusqu'en 1989, le pays est dirigé par un parti unique, le Front de Libération Nationale (FLN), un parti socialiste avec une branche armée très active, l'Armée de Libération Nationale (ALN). Mais la mauvaise gestion du FLN, la corruption, l'omnipotence de l'armée et le chômage ont fait monter la tension au pays jusqu'à l'éclatement, en 1988, de violentes émeutes organisées par des étudiants qui ont été violemment réprimées par l'ALN. En parallèle, différents facteurs ont entraîné la montée de l'Islamisme en Algérie, entre autres le chômage, l'exode rural, le malaise social, l'influence des mouvements religieux étrangers et une aide financière fournie aux organisations islamistes par l'Arabie Saoudite. Entre 1988 et 1995, les gouvernements se sont succédé en Algérie, les manifestations violentes se sont multipliées. Depuis la fin des années 1990, une guerre sans merci oppose les forces gouvernementales et islamistes, qui veulent instaurer un état islamique. En 1999, on estime à 100.000 le nombre de morts dans cette guerre civile sous-jacente.

Lorsque Bashir Lazhar dit dans la pièce qu'il n'est pas pratiquant et que cela ne plaît pas à tout le monde, il aborde ceux qui voulaient établir un état islamique par la force. Et lorsqu'il parle d'un village assassiné il aborde des événements historiques : le 22 avril 1997, quatre-vingt treize personnes, dont plusieurs dizaines de femmes et d'enfants, ont été tués à l'arme blanche à Haouch Boukhelef Khemisti, au sud d'Alger.

À partir de cette pièce d'Evelyne de la Chenelière, *Bashir Lazhar*, on pourrait se demander si les Québécois sont racistes. Est-il facile d'intégrer

l'immigrant dans une société qui n'est pas la sienne? Comment harmoniser leurs droits avec le correct fonctionnement de la société d'accueil? Comment faire pour concilier les valeurs issues de deux cultures différentes? Telles sont les questions qui hantent Bashir Lazhar, l'immigré algérien venu chercher l'asile politique au Canada. L'auteure a tenté de façonner dans ce texte ce qu'elle apercevait comme transformation dans la société canadienne, et peut-être surtout, dans le milieu scolaire. La pièce a été écrite en 1999, avant la lettre, avant que MM. Bouchard et Taylor ne se mettent à sillonner le Québec avec une Commission sur les *accommodements raisonnables* en septembre 2001, dont les résultats seront dévoilés à la fin-mars. Les *accommodements raisonnables* sont définis « comme l'obligation qu'ont l'appareil étatique ou les organismes privés d'aménager leurs pratiques, leurs lois ou leurs règlements afin d'accorder, dans les limites raisonnables, un traitement différentiel à certains individus qui risquent d'être pénalisés par l'application d'une norme à portée universelle » (3). L'accommodement est l'exception consentie par rapport à une norme sociale ou à une pratique courante de la majorité afin de permettre à une personne de demeurer fidèle aux préceptes de sa religion, à une pratique de sa culture minoritaire.

L'histoire de Bashir permet de mieux comprendre ce qu'est le quotidien d'un réfugié politique, ses combats, ses deuils et la complexité des démarches et conditions inhérentes en vue de l'obtention de la citoyenneté canadienne; mais aussi le nécessaire renouvellement des liens humains et la foi dans un avenir à travers le pouvoir de l'enseignement et la possibilité de transmettre à l'école des valeurs primordiales à travers la langue ou les mots.

Évelyne de la Chenelière est née à Montréal. Sa famille théâtrale se trouve au Québec, au Nouveau Théâtre Expérimental, avec son mentor Jean-Pierre Ronfard décédé en 2003, et celui qui deviendra son conjoint et son grand complice de création, le comédien et metteur en scène Daniel Brière. Elle n'est pas immigrante. Elle est québécoise. Elle n'offre pas un regard venu d'ailleurs. Pourtant, elle se met à la place de *l'autre*, car elle voulait sans doute s'engager, se lancer un défi, se dépayser pour essayer de comprendre le sentiment d'un étranger, et prendre

la parole de l'autre, un homme et un Algérien nouveau arrivant au Québec. Pour engendrer cette pièce, pour qu'une Québécoise puisse comprendre ce que vivent ces gens de toutes origines et religions qui ont vécu des conflits, des guerres et qui sont venus se réfugier à Québec, elle a dû donc accomplir une sorte de descente aux enfers, un véritable exercice d'altruisme. Elle a dû faire des recherches sur la question de l'immigration mais aussi laisser une place à l'imaginaire de la création : à partir de cette espèce de fable il y a une histoire réelle, une analyse de la nature humaine avec une nuance politique et une réflexion sur le choc de cultures et sur l'éducation.

Mais cette histoire acquiert une valeur mythique, transcendante. Car, au Québec, mais aussi partout dans le monde, la pièce aborde un problème, une tragédie qui préoccupe les sociétés contemporaines : la situation de l'exil, un exil aussi intérieur, comme une dépossession et une repossession de soi, qui enrichit en même temps l'exilé et la terre d'accueil. L'exil est au centre de la création théâtrale. L'exil est une réalité tangible et un regard critique sur la société, mais aussi un état d'esprit, qui fait vaciller le sens de l'identité. *Bashir Lazhar* pose des questions, suggère des analyses, mais sans doute ce sera l'imaginaire de chaque spectateur qui sera confronté à chercher des réponses, une réponse individuelle. Qui est le coupable et qui est la victime?

Le Canada a favorisé depuis trente ans une politique d'immigration culturelle, de multiculturalisme, axée sur la protection des cultures d'origines diverses et la lutte contre la discrimination, pour préserver les différentes singularités ethniques qui se sont installées surtout dans des milieux urbains comme Montréal ou Québec. Le Québec n'a pas de frontières (Brochu 66) et la littérature québécoise n'a pas une couleur homogène. Elle est hétéroclite, à l'image de sa société, qui est hétérogène, multiethnique, bilingue, interculturelle, plurielle. *Bashir Lazhar* tresse un dialogue entre le réel et l'imaginaire, la mémoire et la conscience, les apparences et l'authenticité, l'exil et l'appartenance, les uns et l'autre, car « à force d'être tous hors du commun, il n'y a plus personne dans le commun, de sorte qu'il n'y a plus de communs pour faire la communauté » (de la Chenelière, « La Somme » 89). Elle a acquis une nouvelle dimension

en devenant ouverte à un *Autre* dont l'origine peut être indienne, américaine, européenne, chinoise, arabe ou antillaise. Le Québec a connu une profonde transformation sur le plan démographique; c'est en effet à l'heure actuelle un pays ouvert et cosmopolite, sans frontières, bilingue, hybride, interculturel, pluriel, qui « a développé une véritable passion pour la somme des autres, et quand elle parle des autres, contrairement aux habitudes, c'est toujours dans le bon sens du terme » (« La Somme » 89).

Liste d'œuvres citées/consultées

- Bissonnette, Lise. « La transculture, entre l'art et la politique ». *Métamorphoses d'une utopie*. Eds. Jean-Michel Lacroix et Fulvio Caccia. Montréal : Triptyque; Paris : La Sorbonne Nouvelle UP, 1982.
- Brochu, André. *L'instance critique 1961-1973*. Montréal : Lèmeac, 1974.
- Diego, Rosa de. « Le concert des voix de la Francophonie ». *Visions of Canada : Approaching the Millenium*. Eds. Eulalia C. Piñero Gil et Pilar Somacarrera Iñigo. Madrid : U. Autónoma, 1999.
- _____. « L'identité multiculturelle au Québec ». *Francophonies et Identités culturelles*. Ed. Christiane Albert. Paris: Karthala, 1999.
- _____. « Montreal: mosaico cultural y lingüístico ». *Voix de la Francophonie, Belgique, Canada, Maghreb*. Eds. Lidia Anoll, Marta Segarra. Barcelona: Universitat de Barcelona, 1999.
- _____. *Historia de las Literaturas Francófonas, Bélgica, Canadá, Magreb*. Madrid : Cátedra, 2002 (I, 3; I, 4; II, 5)
- Eid, Paul. *Les accommodements raisonnables en matières religieuse et les droits des femmes: La cohabitation est-elle possible?* Commission des Droits de la personne et des Droits de la jeunesse, 2006. <<http://collections.banq.qc.ca/ark/52327/5706>>.
- La Chenelière, Évelyne de. *Bashir Lazhar, suivi de Au bout du fil*. Paris : Éditions Théâtrales, 2003.
- _____. « La Somme des Autres ». *Quelque part au début du XXIe siècle*. Dir. Nicolas Langelier. Montréal : La Psthèque, 2009.